

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

La Meute

Histoire de la Gestapo

à Limoges

Sommaire

Dossier	Prix des Postiers écrivains - Christian Penot
02	Édito
03	Entretien avec Christian Penot
06	Extraits choisis - Histoire de la Gestapo à Limoges
09	Portrait : Edmond Michelet
11	Stefan Zweig, Lettres à Lotte, 1934-1940
13	Dernières parutions
15	Agenda

Édito

Prix des Postiers écrivains : Christian Penot « La Meute. Histoire de la Gestapo à Limoges »

Nathalie Jungerman

C'est un livre d'histoire, une étude très documentée, que le jury du prix des Postiers écrivains 2023, présidé par Alain Absire, a distingué cette année. Christian Penot, son auteur, est passionné par l'histoire contemporaine et mène des recherches, depuis une vingtaine d'années, sur la Seconde Guerre mondiale dans le Limousin. Il a déjà publié plusieurs livres sur le sujet, de nombreux articles, et a participé à différents colloques et expositions. Il est membre de Rencontre des historiens du Limousin (RHL) ainsi que de l'Association pour la Recherche sur la Résistance et l'Occupation en Creuse (ARROC).

Dans *La Meute* (Éd. La Geste), Christian Penot analyse le fonctionnement du système policier nazi à Limoges entre 1942 et 1944, en dressant le portrait des différents hommes impliqués. Il a consulté pour cela de nombreux fonds inédits, quantité d'archives, notamment celles de la justice militaire qui conservent un dossier de près de 2000 pièces concernant les poursuites engagées après la guerre contre les agents allemands du KdS de Limoges. Des témoignages retranscrits, une impressionnante iconographie : photographies, fac-similés de journaux, affiches, schémas, courriers, notes ou listes accompagnent le récit. L'ouvrage, préfacé par l'historien Grégory Auda, attaché principal au ministère des Armées, est tout à fait passionnant. Il permet de comprendre la structure et le processus de cette « institution tentaculaire », implantée progressivement en France par un régime dont *la finalité était la destruction de l'homme*. « Dès lors, dans le plus petit village de nos campagnes, le bras armé du régime put frapper. Les centaines de victimes, Juifs, résistants et dissidents de tous ordres, ont ainsi été persécutées avec méthode. Cette meute de prédateurs a œuvré avec constance à l'accomplissement de cette mission. »



Hôtel de la Paix, siège de la Kommandantur de Limoges. Coll. privée. In *Histoire de la Gestapo à Limoges*. Éditions La Geste, page 29

Entretien

avec Christian Penot

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez publié plusieurs ouvrages qui traitent de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, notamment en 2019 et 2020 aux éditions La Geste : *Histoire de la milice en Creuse 1943-1945* ainsi que *Questions autour de la mort de trois maquisards*. Votre dernier livre, publié chez le même éditeur en 2022 et intitulé *La Meute. Histoire de la Gestapo à Limoges*, a été distingué, en ce début d'année 2023, par le jury du prix des Postiers écrivains. Qu'est-ce qui vous a poussé à travailler sur ce sujet, l'Occupation allemande en France, et particulièrement dans le Limousin ?

Christian Penot : Je mène des recherches sur ce sujet depuis une vingtaine d'année. Mes parents enseignants m'ont transmis le goût de l'histoire et de la lecture. Mon intérêt pour la période est né en raison de la participation à la Résistance active de plusieurs membres de ma famille. J'ai ensuite eu de très nombreux échanges avec des acteurs de ces événements. Mes rencontres au sein de plusieurs associations auxquelles j'appartiens ont favorisé l'approfondissement de mes recherches et m'ont permis la publication de nombreux articles et la participation à plusieurs événements comme des colloques et expositions.

Cet ouvrage, très documenté, qui analyse le système policier nazi en suivant le parcours des différents acteurs impliqués, représente certainement des années de recherches... Comment avez-vous procédé pour réunir autant de documents et reconstituer avec précision la trajectoire d'un grand nombre de protagonistes ?

Chr.P. J'ai travaillé essentiellement sur les archives maintenant largement disponibles. La période

de la pandémie a limité parfois cet accès. J'ai utilisé la quasi-totalité de mon temps libre à la consultation de ces documents, principalement des dossiers judiciaires et policiers, à Paris comme dans plusieurs villes de province et en Allemagne. Cela demande un repérage précis des références archivistiques et de nombreux déplacements. Le choix de mon éditeur de publier un livre richement illustré a entraîné une passionnante recherche iconographique que j'ai pu mener à bien grâce à l'aide des conservateurs des archives et à de collectionneurs avisés.

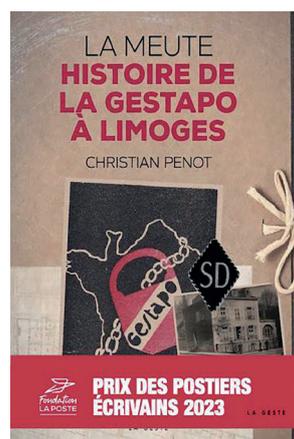
Au début du livre, dans le chapitre intitulé « Une institution tentaculaire », vous montrez que la Gestapo (*Geheime Staats Polizei*), créée en avril 1933, est en réalité « un élément d'une plus vaste organisation policière ». Celle-ci s'implante en France bien avant le début de la guerre...

Chr.P. Initialement, cette Police secrète d'État, n'avait pas vocation à s'implanter en dehors des frontières du Reich. Plusieurs agents de premier plan, comme Karl Boemelburg qui deviendra le chef de la section IV du SIPO-SD et donc de la Gestapo en France, sont toutefois infiltrés avant-guerre sous différents prétextes. Plusieurs d'entre eux ont fait des études dans nos universités. Un travail d'approche est mené auprès d'individus ou d'organisations amies. En 1939, on en arrive au point que plusieurs dizaines de ressortissants allemands sont expulsés pour espionnage. Lors de l'entrée de la Wehrmacht en 1940, c'est clandestinement qu'une vingtaine de ces agents arrivent à Paris. Leur savoir-faire et le poids grandissant d'Heinrich Himmler, chef suprême de la SS et des polices du Reich, entraîne



©Th.Debonnaire

Christian Penot, a 56 ans. Postier depuis 1989, il est Responsable des ressources humaines d'un établissement courrier. Engagé dans la vie citoyenne, il est élu municipal depuis 2008. Passionné par l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, il est membre de l'Association pour la Recherche sur la Résistance et l'Occupation en Creuse (AR-ROC) et de Rencontre des historiens du Limousin (RHL). Il est l'auteur d'une biographie du colonel Fossey-François, chef départemental des FFI de la Creuse, d'une histoire de la Milice en Creuse, et d'un essai sur la fin tragique d'un maquis implanté sur la commune de Compreignac. Auteur de nombreux articles, il a participé à plusieurs colloques et expositions.



Christian Penot
La Meute
Histoire de la Gestapo à Limoges
Éditions La Geste, mai 2022, 288 pages.
Prix des Postiers écrivains 2023



rapidement une suprématie de ces services et donc un rôle prédominant de ce que l'on appelle la Gestapo.

Cette organisation répressive regroupe plusieurs sections et divisions – avec des luttes de pouvoir au sein de chacune – auxquelles s'ajoutent des indicateurs ainsi que de nombreux agents français. « Sans la collaboration de nombreux français, la seule présence d'agents allemands n'aurait pas suffi à mener une répression à grande échelle. », vous écrivez. Leurs motivations sont diverses...

Chr.P. Nous avons là la mise en pratique d'un principe énoncé par Adolf Hitler lui-même : « la participation indigène ». Elle consiste à intégrer dans les effectifs policiers allemands des individus recrutés localement. Cela permet simultanément de limiter l'engagement de moyens propres (la police allemande ne comptera pas plus de 2500 agents pour tout le territoire français) et d'impliquer des éléments nationaux dans les activités de répression. Les chefs nazis recrutent donc largement dans différents milieux. Les motivations sont effectivement diverses. Il y en a deux principales. Beaucoup s'engagent auprès des nazis par conviction politique. Le recrutement se fait alors parmi les ultras de la collaboration. Mais, le motif qui ressort le plus est sans doute l'intérêt pécuniaire. En effet, beaucoup par cet engagement trouvent l'occasion de s'enrichir considérablement. Les salaires sont substantiels dans une France appauvrie. La participation aux bénéfices, générés par le pillage systématique des ressources et des victimes de la répression mise en œuvre est conséquente.

À Limoges, qui était dans la zone non occupée jusqu'en novembre 1942, les Allemands installent leurs bureaux dans différents bâtiments et la gestapo investit

une villa à l'angle de l'impasse Tivoli et du cours Gay-Lussac... Quelques mots sur la Villa Tivoli, aujourd'hui disparue, antichambre de la déportation ?

Chr.P. La Villa Tivoli fait partie d'un ensemble immobilier dont la famille Lacaux (vieille famille d'industriels locaux) est provisoirement dépossédée début 1943. Elle se trouve comme vous le précisez à l'entrée d'une impasse. Cette situation permet une proximité avec la caserne Marceau qui sert pendant une période de prison, avec la gare lieu de transit, avec les hôtels qui logent une partie des agents, enfin elle est discrète et facilite la défense des locaux. Baptisée « maison brune » elle abrite plusieurs services. Elle est l'entrée d'un vaste parc qui comprend plusieurs bâtiments. Une grande maison bourgeoise (la maison blanche) héberge des services, le lieu d'habitation du *Kommandeur* et des salles d'interrogatoire. Au fond du parc, on pratique la torture « du palan » dans les anciens chais.

Comment se structure la Résistance à Limoges ?

Chr.P. La Résistance limousine se structure assez précocement autour de figures emblématiques. Georges Guingouin, instituteur communiste du sud du département, entre en Résistance dès 1940, tout comme le briviste Edmond Michelet activiste catholique. Trois grandes

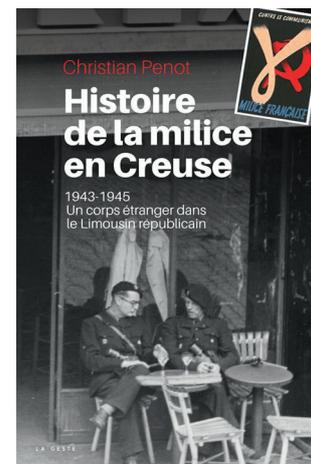


Christian Penot
Questions autour de la mort de trois maquisards. Compreignac le 8 février 1944 : La fin du maquis de Palutras
Éditions La Geste, oct. 2020, 232 pages.

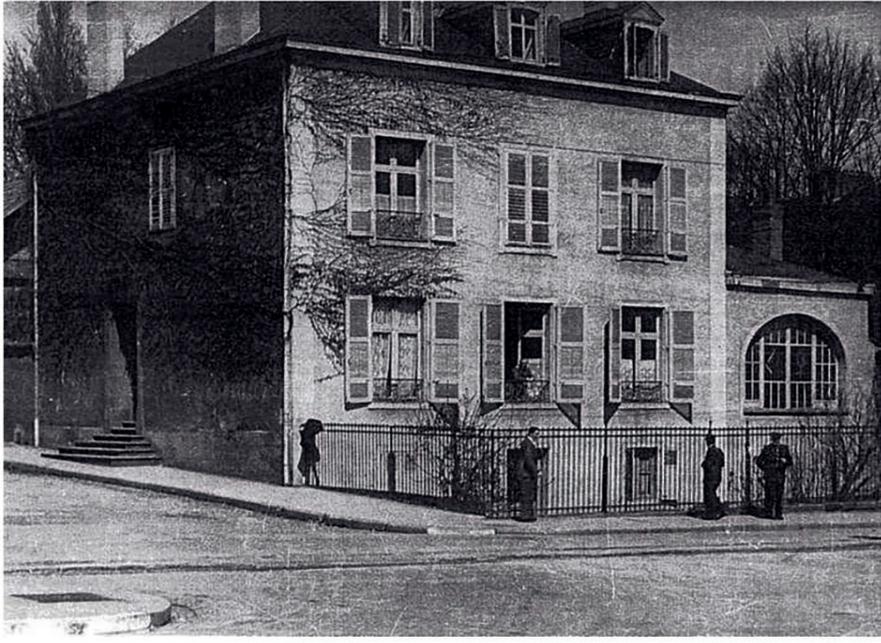
tendances animent l'action clandestine : les communistes grâce à leurs organisations, le Front national et les Francs-tireurs et partisans (FTP), les démocrates-chrétiens principalement au sein de COMBAT et les Socialistes souvent francs-maçons autour d'une autre figure marquante Armand Dutreix au sein de LIBERATION. Le mouvement FRANCS-TIREURS et le réseau ALLIANCE sont également très actifs. L'évolution est ensuite la même qu'au niveau national. Les maquis sont particulièrement puissants et actifs. La stratégie d'implantation en zone rurale chère à Georges Guingouin permet de se prémunir contre la répression et d'organiser, avec l'aide d'officiers alliés parachutés, la Libération.

Pour faire face aux actions de la Résistance, le régime de Vichy crée la Milice à partir de janvier 1943. Quels sont les membres de cette police politique supplétive de la Gestapo ?

Chr.P. La Milice est créée dans la région de Limoges dans les mêmes conditions qu'au niveau national. Elle ne pourra jamais s'imposer dans un secteur qui lui est dès l'origine hostile. Elle recrute à la fois dans les milieux traditionalistes d'extrême-droite et chez les opportunistes du



Christian Penot
Histoire de la milice en Creuse 1943-1945. Un corps étranger dans le Limousin républicain
Éditions La Geste, mars 2019, 148 pages.



Avez-vous rencontré Robert Hébras, le dernier survivant de ce massacre, décédé le 11 février dernier ?

Chr.P. Je n'ai malheureusement croisé pour un rapide partage qu'une seule fois Robert Hébras lors d'un salon du livre. Je l'ai vu une dernière fois au salon de Limoges en 2022. Je n'ai pas pu avoir un échange avec lui. C'était un homme extraordinaire. Porteur infatigable de la mémoire de ce massacre, il a également grandement contribué au rapprochement avec l'Allemagne dans la région. C'est une grande perte.

Villa Tivoli (« la maison brune »). DCALM. In *Histoire de la Gestapo à Limoges*. Éditions La Geste, page 32.

régime. De très nombreux conflits opposent les tenants de la ligne collaborationniste aux partisans d'un positionnement plus national. Ce climat engendre une certaine instabilité et des positionnements fluctuants vis-à-vis notamment de la police allemande. La Milice est pourtant impliquée dans de nombreuses actions contre les maquis (en particulier grâce à son bras armé, la Franc-garde) et dans la politique de répression antisémite. La période la plus sombre est certainement celle qui débute après l'arrivée de Jean de Vaugelas, ancien officier, qui prend la direction des opérations du maintien de l'ordre en avril 1944 pour les régions de Limoges et Clermont-Ferrand.

Du 8 au 13 juin 1944, des opérations de répression, des meurtres de masse ont lieu en Limousin. Le 10 juin, le bourg d'Oradour sur Glane est anéanti. Comment ce massacre a-t-il pu être mené et préparé ?

Chr.P. La division SS Das-Reich a avant tout une mission de répression lors de sa montée vers le centre de la France. Elle agit en effet dans le cadre d'une directive de l'état-major ouest de l'armée préconisant « des actions brutales » contre « les bandes » qui agissent dans la région. La méthode est donc la même que

celle utilisée sur le front de l'Est : la violence exponentielle. De fait, le trajet suivi par la division est parsemé de cadavres et de souffrances. Le point culminant est bien sûr le massacre d'Oradour-sur-Glane le 10 juin 1944. À l'heure actuelle, personne n'est en mesure d'établir avec certitude le déroulement du processus qui a abouti à cette tragédie. Les procès et enquêtes, au grand dam des familles de victimes, n'ont pas apporté de réponses définitives. Cela a malheureusement laissé le champ libre à certaines conjectures allant jusqu'au négationnisme. Il y a toutefois quelques certitudes. Les chefs de la division ont comme objectif de frapper fort pour effrayer les populations qui apportent un soutien aux maquis. Ces hommes ne connaissent pas la région donc on doit les guider. Plusieurs réunions préparatoires sont organisées à Limoges et à Saint-Junien (ville la plus proche du lieu du drame). Des miliciens semblent avoir participé à celle de Limoges. Des miliciens et des membres de la Gestapo sont à proximité d'Oradour les 9 et 10 juin 1944. Voilà les certitudes. Les chercheurs ont encore du travail... Peut-être ne saura-t-on jamais les raisons exactes de ce massacre. Les auteurs ont tous disparu, certains précocement lors des combats de 1944.

Sites Internet

Éditions La Geste
<http://www.gesteditions.com/>

Association pour la Recherche et la sauvegarde de la Vérité Historique sur la Résistance en Creuse

<http://www.creuse-resistance.fr/nos-publications/les-bulletins-de-l-arsvhrc.html>

Rencontre des historiens du Limousin

<https://www.historiensdulimousin.fr/>

Extraits choisis

La Meute. Histoire de la Gestapo à Limoges

Christian Penot. Prix des Postiers écrivains © Éditions La Geste

Une institution tentaculaire

GESTAPO. Le mot résonne encore de manière sinistre aux oreilles de la population européenne. Cet organe de police politique a fait régner la terreur sur le continent, de l'avènement du régime nazi à sa chute. La filmographie a largement mis en scène la froide brutalité inquiétante de ces hommes souvent porteurs de longs manteaux et de chapeaux mous. Qui a oublié les gestapistes de *l'Armée des ombres* de Jean-Pierre Melville ou de la *Ligne de démarcation* de Claude Chabrol ? De très nombreuses études ont relaté leurs « exploits » notamment en France. Jacques Delarue, ancien policier, qui a enquêté sur les agissements de ses membres, a publié en 1963 une première étude très documentée. Le terme de Gestapo, qui est souvent employé de manière générique pour désigner la police allemande sous le III^e Reich, ne représente en fait qu'une partie d'une structure dont l'administration nazie a le secret. La *Geheime Staatspolizei* soit Police secrète d'État ou Gestapo est en réalité un élément d'une plus vaste organisation policière. [...]

Trois pièces importantes apportent un éclairage sur le fonctionnement et les missions de la police allemande à Limoges. Ce sont : deux rapports des 10 et 18 juin 1943 rédigés par Joseph Meyer, qui résument l'action menée au printemps contre les mouvements de résistance Combat, l'Armée secrète et les Mouvements unis de la Résistance (MUR), et le rapport hebdomadaire (partiellement brûlé) rédigé les 8 et 9 août 1944 par August Meier présentant la situation de la région de Limoges. Paradoxalement, malgré l'action dévastatrice de la police allemande dans la région, seul un roman a abordé son histoire sous la forme d'une fiction largement inspirée de faits réels [Michel Laguionie, *Villa Tivoli*, Flanant, 2003]. Quelques ouvrages l'évoquent également.

La présente étude fait apparaître un groupe humain fonctionnant comme une véritable meute de prédateurs au sens de la définition du *Petit Larousse* : « Foule, bande de gens acharnés contre quelqu'un ». D'ailleurs, le siège de la police allemande à Limoges est surnommé « *le piège des loups* » par ceux qui ont le malheur d'y entrer. Plus que tout autre groupe, la police nazie est hyperhiérarchisée et constituée d'individus typés. Une fois organisés, la meute infiltre tous les milieux de la vie sociale de la région en s'alliant les services de personnages peu recommandables. Son action a porté des coups très durs à ceux qui ont eu l'audace de s'opposer et fut le bras armé du régime nazi jusque dans les lieux les plus reculés de la région. Elle a profondément meurtri la population locale. C'est cette histoire que je vous propose de découvrir à travers des portraits de ses membres et l'évocation de ses actions.

L'organisation de la meute

L'immeuble de l'angle, que les policiers allemands nomment « la maison brune », accueille plusieurs services : au rez-de-chaussée, le poste de garde, le local de réception des « visiteurs » et la section V. La section IV est installée au premier étage. Les caves deviennent des geôles, lieux de détention provisoire. Elles sont également des lieux de tortures décrits par nombre de suppliciés. Plusieurs petits bâtiments remplissent aussi cet office. Une vaste maison bourgeoise construite sur la parcelle n°3 permet l'hébergement de quelques hauts responsables et l'installation des autres services. On trouve au rez-de-chaussée les bureaux des membres de la section spéciale et la section VI, des logements et des lieux de stockage. Le premier étage est principalement occupé par le *Kommandeur* : son bureau orné d'une grande cheminée, son secrétariat, une salle à manger, plusieurs chambres et une cuisine.

Ce niveau donne accès à la terrasse. Le second étage est occupé par les autres sections, le service des transmissions et des chambres. Derrière ce bâtiment, à l'abri des regards indiscrets, se trouvent les garages dans lesquels on pratique le supplice du palan. Enfin, ce lieu est agrémenté d'un parc dans lequel le personnel et les invités peuvent se détendre. C'est de ce repaire que, de début 1943 à août 1944, les policiers allemands et leurs auxiliaires vont déployer leurs activités.

Les Agents français

Sans la collaboration de nombreux français, la seule présence d'agents allemands n'aurait pas suffi à mener une répression à grande échelle. Les effectifs allemands de la Sipo-SD n'ont pas excédé trois mille hommes en France. Nous avons vu que le général Oberg a signé un accord avec les autorités de l'État français visant à une répartition des rôles. Mais les nazis n'accorderont jamais une totale confiance aux policiers français. Il a donc fallu recruter.

Outre une nébuleuse d'indicateurs qui permet de pénétrer tous les milieux de la société, la police allemande s'adjoint les services de nombreux agents et « sous-agents » français dont les motivations sont très diverses, mais dont la présence va contribuer au martyr de dizaines de milliers de leurs compatriotes. Ce schéma se retrouve dans toutes les implantations déconcentrées jusqu'aux *Aussenstellen* [les postes extérieurs]. Le gros des troupes est constitué de membres de la pègre qui sont principalement là par appât du gain. Il y a ensuite les membres d'organisation collaborationnistes qui, souvent, sont « bien connu » des services de police. Plusieurs Alsaciens-Lorrains, officiellement interprètes, deviennent d'authentiques bourreaux. Des soldats perdus de la LVF, notamment des blessés devenus inaptes de retour du front de l'Est, intègrent les groupes d'intervention. Enfin, bon nombre d'opportunistes zélés viennent compléter les effectifs. Toutes ces catégories sont représentées au sein du KdS de Limoges. En premier lieu, les voyous.

La meute en action

Les opérations contre les maquis

Courant 1943, les groupes paramilitaires de la Résistance se structurent fortement. Mieux armés et mieux équipés, ils peuvent passer à l'action. Il suffit de consulter les rapports mensuels des préfets, des services de police et de gendarmerie, pour se rendre compte de la multiplication des sabotages, des cambriolages, des attentats contre les personnes, soldats allemands ou collaborateurs présumés. Durant l'été, le sabotage des batteuses, souvent réprouvé par le monde agricole, perturbe fortement les approvisionnements en céréales et donc ceux de l'occupant. Les mesures gouvernementales de réquisition de main-d'œuvre forcée (Service du travail obligatoire – STO) pour les Allemands ont, en plus, enclenché un gigantesque mouvement de passage à la clandestinité de jeunes hommes des classes 40, 41 et 42. Une part non négligeable de ces réfractaires se retrouve dans des groupes de combat embryonnaires que les mouvements de Résistance tentent d'organiser. Sentant le danger, les policiers allemands ne tardent pas à réagir. Manifestement, ils ont une confiance très limitée dans la capacité ou la volonté de leurs homologues français à enrayer ce mouvement. Ils prennent donc directement les choses en main. La région de Limoges étant particulièrement touchée par ce phénomène, les effectifs de la Sipo-SD croissent significativement. La section IV et la section spéciale d'intervention d'Erich Bartels sont engagées lors de la préparation et de l'exécution de ces expéditions. La même tactique est souvent utilisée. Sur la base de renseignements dont le cheminement est souvent difficile à déterminer, les hommes de l'impasse Tivoli envoient sur place un ou plusieurs agents d'infiltration. Une fois la présence d'un maquis avérée, une intervention est organisée. Puis, à partir de mars 1944, nous y reviendrons, les opérations militarisées s'intensifient.



Affiche officielle dénonçant le marché noir. DR
In *Histoire de la Gestapo à Limoges*, Éditions La Geste, page 231

Les grandes opérations

La division *Das Reich* (8 au 13 juin 1944)

La division se met en marche dès le 8 juin. Elle doit prioritairement participer aux « interventions brutales » envisagées par le haut commandement pour tenter de juguler l'action de la Résistance sur le versant nord-ouest du Massif central. Les méthodes sont les mêmes que celles employées dans la répression « ordinaire » exacerbées par l'arrivée des hommes ayant combattu à l'Est. De fait, là aussi, la trajectoire choisie laisse place à une traînée de sang et de désolation. Après avoir commis plusieurs atrocités plus au sud, les SS entrent en Limousin où ils se déploient pour reprendre le terrain conquis par les maquis les jours précédents. En effet, durant ces journées, nous avons vu que les maquis se manifestent dans plusieurs villes. Dès leur arrivée, les SS de la *Das Reich* se déploient rapidement et reprennent le terrain perdu. Tulle, Guéret et Argenton-sur-Creuse sont atteintes le 9 juin. Dans chacune de ces localités ou à proximité, les SS se livrent à des massacres. Le 10 juin, a lieu le massacre d'Oradour-sur-Glane qui, selon l'évêque de Limoges, monseigneur Rastouil, laisse place à une « vision d'épouvante ». [...] Les enquêtes menées par la police, la justice militaire et plusieurs auteurs, montrent la présence de Français et d'agents du SD à proximité du village martyr. Leur rôle exact est difficile à établir.

Il y a des hommes de la Milice. Davoine précise, lors de son audition dans le cadre de cette affaire, que trois réunions préparatoires aux opérations ont été organisées avant le 10 juin. Lors de celle qui se serait tenue rue du Général-Cerès (siège de la Milice à Limoges), Jean Filliol, un des responsables du service des renseignements, aurait déclaré : « Il y aura une opération faite par une division allemande dans la région. Nous allons faire quatre groupes ayant pour mission d'empêcher les excès des troupes allemandes ». La Milice est donc informée de la programmation d'une opération de répression. [...]

Quand on lui demande : quelle est la réelle mission des miliciens à Saillat-Chassenon, Eugène Patry précise : « Ils étaient chargés de seconder les Allemands dans leurs opérations. Je crois qu'ils devaient guider la colonne, car à part eux, personne ne connaissait la région ».

Ce point est confirmé par le témoignage de Louis Hamm, « malgré nous » incorporé à la 1ère compagnie du 1er bataillon du régiment *Der Führer*. Pour lui l'opération de Chassenon a eu lieu le 9 juin, car le 10 juin l'unité se trouvait à Axe-sur-Vienne et a ensuite rejoint Nieul via Limoges. « À l'occasion de l'expédition de Saillat-Chassenon, notre colonne avait été pilotée par 4 miliciens ».

Les miliciens sont bien là pour guider et non pour canaliser. Il n'y a aucun élément sur le rôle des trois autres équipes... Il y a donc également un doute sur la date de l'opération de Saillat et donc sur l'emploi du temps réel des équipes de miliciens entre le 9 et le 11 juin 1944.

Le marché noir

À Limoges comme dans le reste de la France, la police allemande a, entre autres missions, la lutte contre le marché noir. En Limousin comme ailleurs, alors que l'essentiel manque souvent, ses membres figurent parmi les principaux pourvoyeurs de ce juteux trafic. La plupart des agents dont nous avons évoqué le parcours et l'activité de



Ruines d'Oradour-sur-Glane

Coll. privée
In *Histoire de la Gestapo à Limoges*,
Éditions La Geste, page 208

pillage sont rémunérés. Ils détournent souvent une partie du butin et, en plus, en revendent une autre partie à des prix prohibitifs, multipliant les sources de profits. Les investigations menées sur August Potting, ancien gérant du mess du SD, installé dans l'hôtel Moderne, apportent un éclairage cru sur le système mis en place. Elles nous apprennent également que l'hôtel où logent la plupart des agents du SD est le centre névralgique des trafics.

[L'annotation n'est pas reproduite ici. Se référer à l'ouvrage.]

Portrait

Edmond Michelet

Par Corinne Amar

Qui était Edmond Michelet ?

Il fut une grande figure de la Résistance, « rares sont les pères de famille nombreuse de plus de quarante ans à faire ce choix » (1). Capturé en février 1943, puis déporté à Dachau, chrétien engagé, il y surviva grâce à une foi inébranlable. Il fut aussi une grande figure du gaullisme, plusieurs fois ministre du général de Gaulle et son ami, occupant plusieurs ministères dont celui de la Justice pendant la guerre d'Algérie.

Edmond Michelet (1899-1970) fut le premier résistant de France à avoir publié un tract appelant à la résistance, au moment même où, sans qu'il le sache, le général de Gaulle lançait l'appel du 18 juin 1940. De l'enfer vécu de la déportation, il laissera un témoignage à vif et de grande importance dans la littérature de la souffrance, cette expérience indélébile qu'il racontera, dix ans après sa libération dans un livre au titre paradoxal, *Rue de la Liberté, Dachau 1943-1945*, réédité récemment (2).

Né à Paris, Edmond Charles Octave Michelet aspirait à être avocat mais dut arrêter les études dès l'adolescence, pour devenir courtier en alimentation et le successeur de l'affaire familiale comme le souhaitait son père, républicain dreyfusard. À dix-huit ans, engagé volontaire pour la durée de la guerre, admirant « les héros qui tombent au front », il est envoyé à Brive faire ses classes militaires. Cette venue en Corrèze bouleversera définitivement sa vie : il y rencontre Marie Vialle. En 1920, ils ont 20 ans tous les deux et se fiancent aussitôt, se marient cinq ans plus tard. Ils auront sept enfants. Edmond Michelet milite à l'Action catholique pour la jeunesse française, sa foi s'y

affermit. Devant la montée du nazisme, il crée un groupe de réflexion, organise des conférences sur les « dangers qui menacent notre civilisation », développe le Secours national pour venir en aide aux réfugiés. Le 17 juin 1940, jour même où Pétain annonce à la radio qu'il faut cesser le combat et signer l'armistice avec Hitler, Michelet rédige un tract où il appelle à la Résistance contre l'envahisseur nazi, reprenant un texte cher de Charles Péguy :

« Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend ». La Résistance s'organise : au service des victimes du régime de Vichy, il accueille les républicains espagnols réfugiés, les Juifs chassés par les nazis, des enfants de familles « inconnues », qu'il place à l'orphelinat d'Aubazine (village corrézien), débrouille des faux-papiers, trouve des caches sûres. Chef du mouvement de résistance des démocrates-chrétiens, Combat, en Limousin, il est arrêté le 25 février 1943, à son domicile, après une dénonciation. Dans *La Meute, histoire de la Gestapo à Limoges* (3), l'ouvrage très documenté du passionné Christian Penot sur le sujet, un chapitre intitulé *L'affaire Combat* évoque cette série d'arrestations corréziennes qui eut lieu les 29 janvier et 23 février « la première opération d'importance traitée par la police allemande dans la région, et la plus grande trahison de l'histoire de la Résistance limousine. » Et le traître s'appelait Robert Schneider, jeune membre des corps francs de *Combat*, notamment chargé des liaisons, qui entra au service de la Gestapo et fournit les renseignements attendus. « *La seule grosse affaire qui ait été faite a été l'affaire Schneider lorsque celui-ci est venu dénoncer la résistance de la région*



Edmond Michelet après la guerre. DR
Né le 8 octobre 1899 à Paris (19e), décédé le 9 octobre 1970
In *Histoire de la Gestapo à Limoges*, Éditions La Geste, page 160

et notamment M. Michelet » (4). Interrogé par la Gestapo à l'Hôtel Terminus, Edmond Michelet est ensuite transféré à Fresnes. Il réussira même à correspondre avec sa femme qui glissera dans la chair de patates bouillies des mots auxquels son mari répondra en cachant des messages minuscules dans ses cols de chemises. Puis c'est le départ pour Dachau en septembre « après avoir été mis au secret à Fresnes, sans que jamais les nazis imaginent qu'ils ont entre les mains le chef de la région R5 de Combat. Il survivra aux mauvais traitements et au typhus » (5), et là-bas, il rassemblera la communauté française. Les témoins de cette expérience partagée évoqueront tous son charisme, son courage. Le livre bouleverse par son humilité, sa lumineuse humanité, par la grandeur de celui qui estimait que cette tragédie avait été vécue par d'autres dans des conditions infiniment plus terribles ; il captive par ce qu'il raconte à hauteur d'homme de la vie dans le camp, de ses compagnons d'infortune, des cadavres qui tombent, du froid, de la douleur, de la faim, de la lueur d'espérance qui domine. « Quand l'hiver prit fin, les survivants étaient ceux qui avaient tenu bon la rampe. Ceux qui l'avaient lâchée, ne fût-ce qu'un instant, s'étaient trouvés nettoyés en un tournemain. Le processus ne variait pas : sur les rangs de l'Antreten, en revenant de son Kommando de travail, l'allure du camarade qui allait abandonner la partie le désignait vite, il déclarait forfait d'une voix découragée. Effectivement, le surlendemain au plus tard, il n'était plus là. » (6). Page après page, il décrit cette étonnante puissance de la volonté au-delà de la condition physique : « C'était de véritables squelettes ambulants. On se demandait comment ils tenaient debout. Ils « tenaient », pourtant, simplement parce qu'ils avaient une fois pour toutes décidé qu'ils tiendraient. ». Hommage rendu à tous ceux qui furent là, comme lui, dans ce chemin de

souffrance, il les citera tous, les illustres comme les inconnus, tous solidaires, généreux d'eux-mêmes, autant qu'ils le pouvaient. « L'autre squelette non démissionnaire était Roger Bibonne, toujours de bonne humeur. Et pourtant, son Kommando, celui des chaudières, était un des plus redoutables. Il nous arrivait au Block le soir, fourbu, crasseux, traînant la jambe comme tous ses camarades, mais le sourire aux lèvres. À se demander s'il n'était pas un peu « innocent ». Mais ce n'était pas le cas » (7).

De cette expérience des survivants, dont il rappelle qu'une « certaine candeur » leur était à tout jamais interdite, il ajoutera, dans les pages de fin, que pour lui, en guise de conclusion, ce fut « une leçon d'espérance en l'homme » qu'il voulut retirer de son aventure. Le camp fut libéré par les alliés le 29 avril 1945. Michelet représenta la France au Comité international, s'occupa du rapatriement de tous les Français, des Espagnols internés. Il fut de retour en France, le 27 mai 1945.

Après la Libération, il devint député de la Corrèze, en octobre 1945, puis un mois plus tard, ministre des Armées du général de Gaulle. En 1958, il devenait ministre des Anciens Combattants, puis ministre d'État, sans portefeuille. En 1969, il succédait aux Affaires culturelles, à André Malraux, dans le gouvernement Chaban-Delmas. Il entamait ainsi une carrière politique qui allait durer vingt-cinq ans. À Dachau, il n'aurait pas vécu ce qu'il a vécu sans la foi ; en politique, il ajouta à cette foi la conscience fondamentale de la charité et de la justice. Marqué par ses années de guerre, « nous étions à Dachau méprisés au-delà de tout ce qu'on peut imaginer », celui qui ne supportera jamais plus l'humiliation et les tortures et sera appelé « le ministre de la miséricorde », déclarera, tout juste installé place Vendôme : « Je serai toujours du côté de ceux qui ont les menottes ! » Edmond Michelet mettra sa carrière politique au

service de la paix, œuvrant pour réconcilier l'Europe et le monde, fidèle aux valeurs chrétiennes de sa jeunesse.

(1) Edmond Michelet, *Rue de la Liberté, Dachau 1943-1945*, préface de Hervé Gaymard, avant-propos d'Olivier Wieviorka. Éd. Seuil, 1955, et pour la présente édition, 2020, préface p.8.

(2) Op. cité.

(3) Christian Penot, *La Meute. Histoire de la Gestapo à Limoges*. Éd. La Geste, 2023.

(4) Christian Penot, op. cité, p. 162

(5) Edmond Michelet, op. cité, p. 8

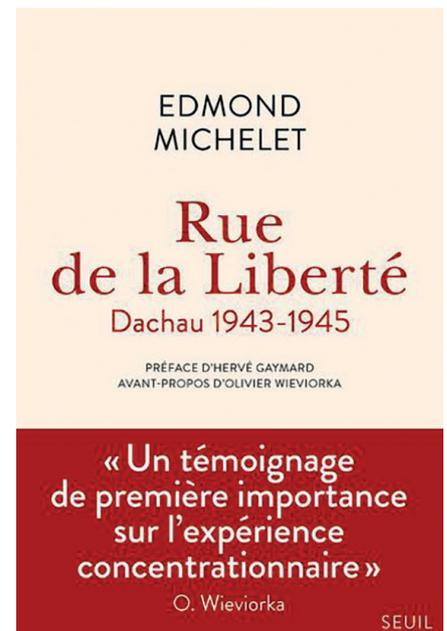
(6-7) Edmond Michelet, op. cité p. 167.

Edmond Michelet Rue de la Liberté

Dachau 1943-1945

Préface d'Hervé Gaymard

Avant-propos d'Olivier Wieviorka



Éditions Seuil, juin 2020
Première date de parution : janv. 1955

Stefan Zweig

Lettres à Lotte, 1934-1940

Par Gaëlle Obiégly

Charlotte est un nom classique du monde germanique, peuplé de Lotte blondes. Physiquement, la Lotte du suicidaire Werther, avec ses pommes et son pain, ses rubans roses sur sa robe, n'a vraiment pas grand-chose à voir avec celle de Stefan Zweig. Cependant, comme la Lotte de Goethe, celle de Zweig reçoit de nombreuses lettres de la part d'un homme qui finira par se suicider. En 1942, alors que le monde d'hier craque sous les bottes du nouveau, Stefan Zweig met fin à ses jours. Il est accompagné dans cet acte ultime par Lotte Altmann qui dès leur rencontre lui sera une aide indéfectible. Ce livre en donne des exemples nombreux. Mais présentons d'abord Lotte qui, sans sa rencontre avec le célèbre écrivain Stefan Zweig, n'aurait aucune notoriété. Après la préface de Brigitte Cain-Hérudent, texte élogieux envers le travail remarquable de Olivier Matuschek, qui a établi le texte de l'ouvrage, le livre débute et reproduit, en premier lieu, la carte d'étudiante de Elisabeth Charlotte Altmann. Qui est-elle ?

En haut à gauche, la photo d'identité affiche une jeune femme au sourire gêné. Sa chevelure sombre est crantée légèrement. Dans ce visage, ce qui est très vif, ce sont les yeux. Des yeux noirs en amandes où l'on décèle la ruse en même temps que la discrétion. Quelques jours après ses vingt-cinq ans, en 1933, Lotte, étudiante à l'université de Francfort-sur-le-Main, a remis à l'administration un formulaire qui avait été soumis à tous les étudiants. Il s'agissait d'un

Questionnaire pour les étudiants non aryens. L'objectif était clair. On voulait bannir des universités les étudiants et les professeurs juifs. En amont, une loi du Reich avait été adoptée pour lutter contre la soi-disant surpopulation estudiantine. L'étudiante Elisabeth Charlotte Altmann remet son formulaire dûment rempli avec peu d'espoir quant à la possibilité de poursuivre ses études. Car à la question : « Avez-vous des parents aryens ? », elle n'a pas pu répondre oui. Pas plus de oui à l'autre question : « Avez-vous des grands-parents aryens ? »

Lotte est née à Kattowitz, en Haute Silésie, le 5 mai 1908. Après que cette région a été cédée par l'Allemagne à la Pologne, ses parents sont allés s'installer à Francfort. Lotte y grandit et s'inscrit à l'université pour étudier les langues vivantes et l'économie. Elle aimerait devenir bibliothécaire, une fois ses études terminées. Mais le questionnaire dûment rempli et remis à l'université a signé la fin de ses études. Cependant, les parents ne se sont pas laissés abattre. Face aux mesures, ils réagissent. Et Lotte rejoindra son frère Manfred parti vivre en Angleterre avec l'intention d'y ouvrir un cabinet médical. Il a une épouse, Hannah et une petite fille, Eva. Ce sont les personnages secondaires de ce livre, très importants toutefois, notamment dans le dernier tiers du volume, quand Stefan Zweig vient lui aussi s'installer en Angleterre et vivre avec Lotte.

Pour cela, Zweig a quitté son épouse, Friderike, leur maison de Salzbourg et ses précieux



papiers, autographes, livres. Certes, il quitte une épouse à laquelle il fait de nombreux reproches dans plusieurs longues lettres, mais surtout il fuit la montée du nazisme. Il est alors au faite de sa gloire. Il est sollicité de toutes parts. On l'accueille partout en héros. La lettre qu'il adresse de Rio à celle qu'il appelle encore mademoiselle Altmann témoigne de son aura de grand écrivain. Il faut s'y attarder un peu. L'été 1936, il lui écrit que Rio est la ville la plus splendide du monde. Sa situation de roi des belles-lettres le met dans l'embarras. Il dit que ce qui lui arrive là-bas ressemble au couronnement à Londres. Le ministère des Affaires étrangères a donné un immense dîner en son honneur. Tout le monde demande des invitations pour assister à sa conférence. Il pourrait « remplir quatre fois l'Albert Hall », dit-il. Il est extrêmement bien logé, disposant de quatre pièces, ce qui lui semble superflu, et on lui a fourni une voiture et un Attaché. Mais ce qu'il aimerait, vraiment, c'est le calme et la solitude pour écrire. On le prend en photo sans cesse. Il signe des livres du matin au soir. Il reçoit des flopees de lettres. Après avoir décrit ce qu'il lui arrive, il laisse tomber un simple : « C'est fou ». Si sa situation de vedette lui pèse, il s'enthousiasme en revanche pour l'endroit où il est. Une ville, Rio, qui est d'une beauté indescriptible. Y évoluent des femmes à la beauté fascinante. Le café, les cigares sont extraordinaires. Pour lui, c'est un paradis. Avec, suprême distinction, une absence totale de racisme et d'antisémitisme. « Je reviendrai, c'est certain ». Il satisfera ce souhait. Puisqu'après son exil en Angleterre, il voguera vers New York puis vers le Brésil. Alors que l'Europe était à feu et à sang, le couple d'origine juive, adulé et célèbre, finira sa vie dans un exil apparemment doré à Petropolis, une station balnéaire chic près de Rio. Ils finiront leur vie non pas paisiblement dans ce paradis terrestre mais par un double suicide. En lisant ces lettres à Lotte, et aux autres destinataires présents dans le volume qui couvre la période 1934-1940, cette façon de mourir semble encore

inconcevable. C'est pourquoi, la lecture passionnante de ce livre appelle une suite, les lettres de Zweig et de Lotte qui suivront les années dont nous sommes ici témoins.

En six ans se distinguent trois périodes, associées à plusieurs lieux : Salzbourg, Zürich, Londres. En 1933, fuyant la montée du nazisme, Zweig s'est rendu à Londres. C'est là qu'il a rencontré mademoiselle Altmann, sa future épouse. Elle devient sa secrétaire. Elle lui est indispensable. Il l'épousera en septembre 1939, peu avant la mort de Sigmund Freud avec qui il était très ami et qui, comme lui, était en exil en Angleterre. Dans ce volume de lettres, on ne retrouve rien des considérations intellectuelles qui caractérisent ses correspondances avec Freud notamment ou avec Rilke, on ne lit pas non plus d'envolées pacifistes comme c'est le cas quand il correspond avec Romain Rolland, ce dernier encore plus pacifiste que Zweig.

Dans cet ouvrage, les lettres, adressées pour l'essentiel à Lotte, mais aussi à Hannah Altmann, la belle-sœur de Lotte et Stefan Zweig, sont de nature pratiques et intimes. Intimes mais pas sentimentales. En cela, le titre de l'ouvrage est un peu mensonger. Cette phrase : « J'aimerais penser que je vous manque un peu » est étonnante car l'ensemble est d'une grande pudeur. Il y est plutôt question de la vie quotidienne, des problèmes dentaires de l'auteur de *La pitié dangereuse*, de sa cure d'amaigrissement à Marienbad, de l'anxiété du jeune couple devant les corvées de l'emménagement, de l'émerveillement devant Rio. On assiste aussi aux activités du jeune ménage qui s'installe. Zweig cherche toujours le silence et la solitude pour travailler à ses ouvrages. Sitôt une biographie de Marie Stuart terminée, il se lance dans un nouveau travail qui lui demande beaucoup de recherches. Heureusement, Lotte est là. Elle l'assiste dans tous les aspects de sa vie. Elle devient aussi sa confidente. Par les lettres qu'il lui envoie, nous percevons la

préoccupation lancinante qu'est pour lui le sort de sa mère, âgée de 81 ans. Il ne peut s'éloigner d'elle. Mais, parti pour de bon, il ne peut plus rien pour cette vieille personne dont la situation s'aggrave. Les autorités ont interdit aux soignants de prendre en charge les vieillards juifs. La mère de Stefan Zweig meurt ainsi dans l'isolement, sans secours. Il est alors en exil à Bath, rongé sans doute par la culpabilité.

Stefan Zweig

« J'aimerais penser que je vous manque un peu ».

Lettres à Lotte, 1934-1940

Texte établi et présenté par Oliver Matuschek. Traduction de l'allemand et avant-propos par Brigitte Cain-Hérudent. Éditions Albin Michel, janvier 2023

avec le soutien de



Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

Récits



Laura Alcoba,
Les rives de la mer Douce.

Un après-midi de mars 2021, alors que Laura Alcoba longe la rive droite de l'Aven entre Pont Aven et le Moulin du Hénan, elle est saisie par la poésie d'un motif du paysage. À une heure très précise avant la marée haute, la partie émergée d'un rocher et son reflet dans l'eau y forment un cœur bien visible. À des milliers de kilomètres de là, un autre lieu, où l'eau douce rencontre aussi l'océan, comme dans ce coin du

Finistère sud, a déposé en elle des images et des sensations puissantes. C'est le Río de la Plata, ce fleuve si vaste qu'on ne peut distinguer l'autre rive. « (...) dans mon imaginaire, dans mon paysage mental, il reste à tout jamais associé à la mémoire. Pas seulement parce qu'il a été mon premier fleuve. Ma première eau douce. Mais parce que, comme la mémoire, il se déploie de manière concentrique. » La romancière et traductrice garde profondément ancrés en elle, des souvenirs de son enfance en Argentine. Un voyage d'été à cinq ans avec ses parents dans les Andes, au pied de la colline aux Sept Couleurs, brille toujours du même éclat. « Ce coin des Andes, c'était la douceur et la beauté du monde d'avant la violence. » En 1976, elle a sept ans, vit à La Plata avec ses parents, tous deux journalistes. Les disparitions d'opposants politiques se multiplient. La famille déménage et sa vie bascule dans la clandestinité, elle comprend très vite que le danger est partout et qu'elle doit se taire. Son père emprisonné, sa mère et elle s'installent un temps chez Daniel et Diana, dans la maison aux lapins qui abrite une imprimerie clandestine. Elle apprendra quelques années plus tard, qu'ils ont été assassinés par la junte militaire et que leur bébé a été enlevé. Une fois séparée de sa mère qui a dû fuir en Europe, Laura Alcoba navigue entre l'univers bourgeois de ses grands-parents maternels et la banlieue ouvrière de ses grands-parents paternels. En 1979, à dix ans, elle rejoint sa mère en France et échange des lettres avec son père jusqu'à sa libération en 1981, une correspondance déterminante dont elle a déjà tiré le fil dans *Le bleu des abeilles* et *La danse de l'araignée*. Laura Alcoba compose un délicat récit autobiographique au gré des mouvements de sa mémoire. Des lieux, des visages surgissent d'ici ou de son Argentine natale, dessinant les contours d'une sensibilité façonnée par la douceur, la violence et le passage d'une rive à l'autre, d'un monde à l'autre. Éd. Mercure de France, Traits et portraits, 200 p., 17 €. **Élisabeth Miso**



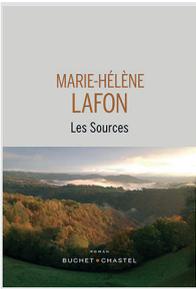
Bruno Pellegrino,
Tortues.

« J'ai peur de ma mémoire. Il me semble parfois que si je me retourne, il n'y aura derrière moi qu'un gouffre sans lumière, et cette pensée me terrifie comme peu d'autres. », confie Bruno Pellegrino dans son nouveau livre, sorte de condensé de sa hantise de la perte et de son obsession de l'allègement. Enfant il se lançait régulièrement dans un grand rangement de sa chambre, rassemblant dans un tiroir de son

bureau les objets les plus précieux à ses yeux, ceux à sauver absolument en cas d'incendie. Il a commencé à écrire à sept ans et demi, dans un petit classeur bleu offert par sa mère, et n'a plus cessé de remplir des carnets. « J'appelais ça la paperasse, en soupirant, mais je tenais à ces pages, ou plutôt ce sont elles qui me tenaient, elles témoignaient que quelque chose avait eu lieu. » Toutes ces traces écrites se dressaient comme un rempart contre l'oubli, et ce livre procède de la même tentative. L'auteur romand y sonde les ressorts mystérieux de la mémoire et la part de fiction, de reconstruction mentale inévitable, que renferme tout récit autobiographique. Ne plus se souvenir du voyage en Turquie, effectué à l'âge de huit ans, génère chez lui un sentiment d'angoisse. Alors qu'une quantité d'images très nettes des vacances en famille en Angleterre, se bouscule, auréolant l'été de ses douze ans d'un bonheur parfait. Qu'il convoque des événements intimes, se documente compulsivement sur l'écrivain Friedrich Dürrenmatt, une poétesse inconnue, trie les archives d'une écrivaine suisse décédée, ou se plonge lors d'une résidence d'écrivain au château de Lavigny, dans la comptabilité domestique de l'ancienne propriétaire anglaise ; ce qu'il cherche inlassablement c'est « esquisser la vérité d'une personne ». Depuis ses dix-sept ans, pour ses études ou pour des raisons professionnelles, il a vécu à l'étranger et déménagé à plusieurs reprises, et s'est aperçu que ses « souvenirs avaient adopté une organisation géographique. » Au fil de ses déplacements, il a appris à se délester, à éliminer des objets, à apprivoiser sa peur de l'effacement, à se rapprocher du point d'équilibre visé : « Garder peu de choses, mais pour toujours. »

Éd. Zoé, 144 p., 16,50 €. **Élisabeth Miso**

Romans

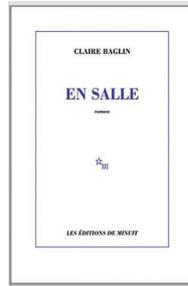


Marie-Hélène Lafon, **Les sources.**

« Il dort sur le banc. Elle ne bouge pas, son corps est vissé sur la chaise, les filles et Gilles sont dans la cour, ils savent qu'il ne faut pas faire de bruit quand il dort. » Ainsi commence le roman, et la tension qui domine dans le récit sans doute se perçoit-elle dès les premières lignes. Il, c'est le père, elle, la mère, et puis, il y a les enfants. Nous sommes à la fin des années 60, au cœur

d'une ferme isolée du Cantal – théâtre de nombreux romans de Marie-Hélène Lafon. C'est l'histoire intime d'une famille « en apparence normale », dans l'une de ces régions rurales où *il faut faire semblant devant les gens*. La mère est jeune encore. Son corps qu'elle observe « saccagé » par la vie lui est devenu lourd, étranger. « Trente ans, trois enfants, Isabelle, Claire et Gilles, deux filles et un garçon, sept, cinq et quatre ans, une ferme, une belle ferme, trente-trois hectares, une grande maison, vingt-sept vaches, un tracteur, un vacher, un commis, une bonne, une voiture, un permis de conduire. » On pourrait penser que c'est une chance, que tout est heureux. Ils se sont connus avant qu'il ne s'en aille au Maroc faire son service militaire, se sont mariés à son retour, en 1959. Hélas, c'est un calvaire qui démarre « aussitôt après le mariage », il est violent. Pour tenir, elle fait des listes, se concentre, s'accroche à ses enfants, a peur mais n'a pas la force de partir. Dans une deuxième partie, un saut dans le temps nous mène au dimanche 19 mai 1974, jour de l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, et fait parler le père, tente de l'humaniser. Un troisième chapitre nous conduit au jeudi 28 octobre 2021 où Claire, la plus jeune des filles (double de l'auteure ?) ferme la maison paternelle, vendue, où elle ne reviendra plus. Une heure plus tard, elle a rendez-vous chez le notaire avec sa sœur et son frère pour signer l'acte de vente de la maison. La page est tournée, il faut vivre. Éd. Buchet-Chastel, 128 p., 16,50 €.

Corinne Amar



Claire Baglin, **En salle.**

C'est un premier roman très remarqué où, en deux récits qui s'alternent, l'auteure revient sur son enfance, évoquant la figure du père, ouvrier en usine et son présent à elle, embauchée pour l'été comme équipière dans un fast-food. Une époque se dessine, bribes du passé et du présent font résonance. Ainsi reviennent les souvenirs joyeux d'escapades, enfant, en famille au fast-food, cadeau du père pour qui, dans cette famille modeste,

chaque centime compte ; les souvenirs alternent avec les vingt ans de la narratrice expérimentant un travail dans ce même type de fast-food. *Et pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ? Je suppose que vous avez postulé partout, même chez nos concurrents*, sonde celui qui fait passer l'entretien, et le roman s'ouvre sur cette question qui fait durer le suspense. Le directeur fera la visite au quart de tour, jusqu'à la fameuse cuisine. « La grosse pointeuse, au centre de la cuisine. Elle indique l'heure, il faut scanner sa carte, indiquer qu'on entre, qu'on sort, la pointeuse dit bonjour quand on entre et se tait quand on sort. Chaque fois qu'une carte est scannée, la pointeuse fait le bruit d'un flash d'appareil photo. » L'auteure décrit autant qu'elle fait sentir, l'univers dans lequel elle se retrouve plongée : la formation tyrannique, le rythme effréné des cadences, le sol sous les pieds constamment humide, la cuisson des frites, l'odeur du gras, du sol, et puis, les codes et le langage propre aux chefs. C'est les mana (managers) qui exercent leur pouvoir, les tâches redoutées ou enviées, la détestation de la salle. À cela, surgissent des images des vacances en camping, quand la voiture des parents se garait devant le lieu élu, le petit frère et elle, impatients, heureux, entre un burger, des frites et un jouet, le père embarrassé par les prix, le choix... Les phrases sont courtes, les descriptions précises, les souvenirs choisis, qui donnent à ce roman, une lumière à la fois intimiste et sociologique. Éd. de Minuit, 160 p., 16 €. **Corinne Amar**

Essais



Gérald Bronner, **Les origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ?**

Gérald Bronner, a grandi dans un milieu modeste de la banlieue de Nancy et n'a vraiment réalisé qu'il était pauvre qu'à l'adolescence. « Le rapport narratif que nous construisons entre nos origines et notre point d'arrivée peut être un ravissement ou une douleur. Il dépend de faits objectifs tout autant que des fictions de nous-mêmes que nous avons à tort ou à raison endossées dans notre construction identitaire. » Le sociologue et professeur à la Sorbonne se penche ici sur les mécanismes et les mythogénèses à l'œuvre dans l'élaboration de notre identité, dans notre conscience de nous-mêmes et de notre trajectoire. S'appuyant à la fois sur son histoire personnelle de « transclasse » et sur une démarche sociologique étayée, il démonte les stéréotypes, les raccourcis idéologiques ou déterministes, qui enferment la notion d'identité dans le seul prisme des origines. Même si le contexte familial et social a un impact indéniable, d'autres facteurs entrent en ligne de compte : le patrimoine génétique, le tissu amical, professionnel, le hasard... Il ne se reconnaît pas dans la narration doloriste autour du « transclasse », déployée par Annie Ernaux ou Édouard Louis. Même s'il avoue avoir parfois été embarrassé par les

signes extérieurs du manque d'argent, il n'a jamais ressenti de honte pour son milieu. C'est parce qu'il se percevait comme singulier, pas à sa place, qu'il s'est mis à rêver, à stimuler son imagination et à se projeter dans d'autres possibles. La France est l'un des pays les plus reproducteurs d'inégalités sociales, aussi invite-t-il les plus jeunes à ne pas se couper de leurs ambitions par une vision fataliste de leurs racines sociales ou se laisser bernier par des espoirs de réussite facile. Il n'est pas dupe de la fiction de la méritocratie brandie par les politiques et croit fermement aux chances d'ascension sociale qu'offre l'école. Gérald Bronner, se définit davantage comme un « nomade social », qui a pu accéder à un autre horizon, à d'autres modèles et à une meilleure compréhension de lui-même grâce à la diversité des ses interactions sociales. C'est pourquoi, il milite pour que la mixité sociale devienne « un objectif prioritaire de la recomposition des territoires » et pour une analyse beaucoup plus complexe de nos représentations mentales et de notre besoin de récits. Éd. Autrement, 192 p., 19 €. **Élisabeth Miso**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Spectacles



Et pourtant, j'ai besoin d'amour. Des hommes ont écrit à Menie Grégoire

Du 2 au 25 mars 2023. Du jeudi au samedi à 21h00.

Spectacle créé par L'Affabulerie

La masculinité va souvent de pair avec la rétention d'affection, une résistance face aux conversations profondes et intimes. Ce spectacle veut faire entendre des paroles d'hommes et questionner leur place dans notre société. Parfois la souffrance vécue par certains hommes peut servir de catalyseur pour attirer l'attention sur la nécessité de changement. De là est née l'idée d'aller chercher les lettres d'hommes envoyées à Menie Grégoire, animatrice de radio sur RTL entre 1967 et 1981. Ils vont parler de leur solitude, d'amour blessé et de sexualité.

Menie Grégoire

De 1967 à 1981 Menie Grégoire anime sur RTL une émission de radio ; ils sont plus de 3 millions d'auditeurs, et surtout d'auditrices, à allumer vers 14h leurs transistors pour écouter « Allo Menie ». Des personnes de toutes catégories sociales vont parler de leur quotidien mais aussi de leur problème de cœur et de sexualité. De 1967 à 1973, Menie Grégoire va recevoir plus de 100 000 lettres, parmi lesquelles 10 000 ont été écrites par des hommes.



Le jeudi 16 mars, après la représentation, bord de plateau en présence d'Adèle Bréau, romancière et journaliste. Elle est aussi la petite-fille de Menie Grégoire. À l'occasion de la sortie de son roman *L'heure des femmes* (Éditions JC Lattes), où elle compose une symphonie à plusieurs voix autour de l'émission « Allo Menie », elle partagera avec nous le fabuleux destin de sa grand-mère, son combat pour les femmes et pour le dialogue homme-femme, sa découverte des milliers de lettres archivées par Menie Grégoire qui constituent aussi le socle de « Et pourtant j'ai besoin d'amour. Des hommes ont écrit à Menie Grégoire ».

Autour du spectacle, **DEUX ateliers d'écritures différents.**

Le premier, animé par Aleph-Écriture aura lieu **le dimanche 5 mars de 16h à 18h au théâtre des Déchargeurs** / Formule atelier + spectacle à 32 euros (15 participants maximum, ouvert à tous). Le second sera un atelier d'écriture et de lecture à haute voix de correspondance intime, animé par Sophie-Anne Lecesne. Rendez-vous **le vendredi 10 mars de 14h à 18h, au théâtre** (19 participants maximum – atelier réservé en priorité aux universitaires de la Sorbonne Nouvelle).

Conception et mise en scène Etienne Coquereau

Création lumières Léo Lequesne

Scénographie Sarah Garbarg

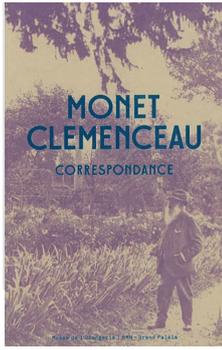
Création sonore Nicolas Roth

Jeu Florent Houdu, Sophie-Anne Lecesne, Adrien Michaux

avec la voix de Monique Lecarpentier

Crédit / photos Franck Harscouët

LES DÉCHARGEURS - 3, rue des Déchargeurs - 75 001 Paris
<https://www.lesdechargeurs.fr/>



Monet - Clémenceau
Préface de
Jean-Noël Jeanneney
Edition établie par Jean-
Claude Montant, révisée
et augmentée par
Sophie Eloy
Musée de l'Orangerie/
RMN-Grand Palais, 2019

Monet / Clémenceau - Correspondance

**Spectacle créé par la Compagnie garçon pressé. En 2023 et 2024.
Première date au Musée des Beaux-arts de Tours le 4 février 2023**

Le comédien et metteur en scène Olivier Martinaud a adapté la correspondance entre Claude Monet et Georges Clemenceau, et la met en voix à l'occasion d'une série de lectures dans différents lieux patrimoniaux à l'approche des **150 ans de l'impressionnisme en 2024**.

D'une durée de 45 minutes, cette adaptation est lue par Élodie Huber et Olivier Martinaud devant « Un bras de Seine près de Vétheuil », tableau de Monet datant de 1878.

Dans ces lettres, Clemenceau fait preuve d'affection et de beaucoup d'attention pour reconforter Monet, son ami de toujours, dont la vue baisse et qui doit subir une opération de la cataracte. Malgré la maladie qui les use tous les deux, leur amitié est d'une extraordinaire chaleur et intimité : « Je vous aime parce que vous êtes vous, et que vous m'avez appris à comprendre la lumière. Vous m'avez ainsi augmenté. Tout mon regret est de ne pouvoir vous le rendre. Peignez, peignez toujours, jusqu'à ce que la toile en crève. Mes yeux ont besoin de votre couleur et mon cœur est heureux de vous. » Georges Clemenceau à Claude Monet, Saint-Vincent-sur-Jard, 17 avril 1922.

La passion des deux hommes pour la peinture et les jardins transparait au fil de cette correspondance, riche d'informations historiques. Ces lettres sont une porte d'entrée originale vers le processus de création de l'artiste.

L'adaptation minutieuse de ces échanges donne à voir et entendre cette amitié unique. Elle a pour ambition de voyager dans le sillage des œuvres du peintre. Ainsi, la première lecture programmée au Musée de Tours sera-t-elle suivie d'autres rendez-vous dans différents musées. La lecture à deux voix entre une comédienne et un comédien donnera à entendre ces échanges sans psychologie – les interprètes n'ayant pas les âges des personnages – mais avec un sens du rythme et de la musicalité accrus.

**Musée des impressionnistes à Giverny au printemps ou à l'été 2024
puis d'autres dates en cours de programmation dans différents musées et fondations**
<https://www.fondationlaposte.org/projet/spectacle-correspondance-de-monet-et-clemenceau>



Lancement du Prix « Envoyé par La Poste » 2023

Le Prix « Envoyé par la Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier.

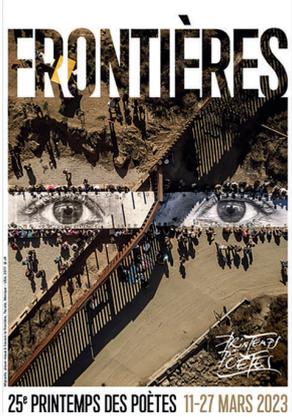
Les éditeurs doivent adresser **au plus tard le 30 mai 2023** (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste - Prix « Envoyé par La Poste », 9 rue du Colonel Pierre Avia – Case Postale B 707, 75757 Paris cedex 15.

Formulaire de candidature et règlement :

<https://www.fondationlaposte.org/projet/lancement-du-prix-envoye-par-la-poste-2023>

Festivals



Printemps des Poètes 2023 : Frontières

Marraine de la 25e édition : **Amira Casar**.

Du 11 au 27 mars 2023

L'actrice franco-européenne, Amira Casar, est kurde par son père, russe par sa grand-mère. Elle a grandi entre l'Angleterre, l'Irlande et la France.

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation La Poste imprime des milliers de cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique et inviter à l'écriture.

« Après L'Ardeur, La Beauté, Le Courage, Le Désir puis L'Éphémère, j'avais en tête un intitulé libre et fantaisiste. Pas forcément féérique, mais sans équivoque ni férocité. Un mot qui en appelle à la félicité et à l'imaginaire. Jusqu'à ce que la tragédie guerrière s'abatte sur l'Ukraine. Que l'histoire des frontières, des conflits et des territoires, revienne cadenciser nos consciences. Tourmenter nos esprits.

Mais les frontières ne sont pas que géopolitiques ou armées. Pas qu'un enjeu meurtrier. Ni une ligne de front fortifiée. Il en est même que l'on ne cesse de franchir, du petit jour à la minuit, de l'enfance au lendemain, du visible au caché, de la mort à la vie, du réel à la poésie. C'est cet au-delà des frontières qu'il est temps de questionner, ce monde qui rassemble, étonne, dépayse, plus qu'il ne sépare. Ces limites qu'il nous faut constamment repousser. Ce danger qu'il nous faut conjurer.

D'antan à aujourd'hui, et à demain déjà. La peur et l'émotion qu'éprouvait Jean Genet au passage des frontières. La savante malice de Gilles Lapouge : « les frontières, je les aime et je les déteste ». La longueur de vue de Michel Butor qui, ayant le goût des lieux-dits, vivait volontairement « À l'écart » ou « À la frontière », expliquant : « Traverser les frontières m'aide à voir ». Allons donc y voir, plus loin que les paroles, les démarcations et les pensées toutes faites, là où les mots ouvrent l'espace. Outrepassent les pointillés des cartes. Là où l'être et l'âme en mouvement l'emportent sur l'à-plat des planisphères. »

Sophie Naudeau, Directrice artistique du Printemps des Poètes.

(En toutes saisons, sous des formes qui varient selon les partenariats et les lieux : lectures, rencontres, ateliers, résidences, festivals, sélection d'ouvrages, prix, créations inédites, campagnes d'affichage poétique dans les transports en commun...)

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition2023>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation février - mars 2023



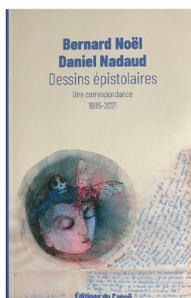
L'abbé Mugnier, peint par la comtesse Greffulhe (1927, musée Carnavalet).

L'abbé Mugnier

Correspondance (1891-1944). Des salons et des lettres

Éditions Honoré Champion, **24 mars 2023**

Correspondance rassemblée et annotée par Olivier Muth. Surnommé « le confesseur des duchesses » et « l'aumônier des lettres », l'abbé Mugnier vaut mieux que la réputation mondaine qu'il a laissée. Sa correspondance avec ses amis Aurore Sand, Élisabeth Greffulhe, Jeanne et Simone Arman de Caillavet, Anna de Noailles, Robert de Montesquiou, Jean Cocteau, Marcel Proust, Paul Valéry ou encore Louise de Vilmorin, donne à voir une personnalité plus complexe. Connu pour avoir ramené Huysmans à la foi, l'abbé se montre sévère sur l'Église, qui lui semble manquer de tolérance et de charité. Il est réclamé par le Tout-Paris pour bénir les unions, trouver un bon époux, résoudre un problème conjugal... Car l'abbé aime le monde, et ne s'en cache pas. Mais c'est aussi sa passion pour la littérature qui se dévoile dans sa correspondance, en particulier pour Chateaubriand et George Sand. Il encourage ses amis à écrire, jamais avare de compliments, parfois jusqu'à la flagorneurie. Il sait repérer les talents, encourager la jeune génération, sans toujours la comprendre, se montrer curieux et ouvert d'esprit, parfois un peu trop... Observateur de son époque, c'est aussi un homme de son temps ; sa correspondance ressuscite tout un monde, celui des salons de la Belle Époque et de l'entre-deux-guerres.



Bernard Noël, Daniel Nadaud,

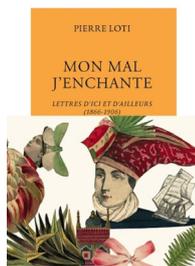
Dessins épistolaires. Une correspondance 1985-2021

Éditions du Canoë, **lancement le 12 mars 2023**

Cette correspondance fait pénétrer le lecteur au sein d'une amitié qui s'approfondit de lettre en lettre. Elle se fonde sur le travail passionné des deux épistoliers, mêlé à leur vie, qui interroge le monde alentour. Bernard Noël, à travers le langage, Daniel Nadaud, par le biais des images. La plupart des lettres de Daniel Nadaud sont reproduites en couleur pour la beauté de ces missives que Bernard Noël recevait comme un cadeau. Toutes les lettres sont aussi composées.

Lancement chez Exils, 2 rue du Regard, 75006 Paris : le 12 mars.

Du 10 janvier au 12 mars 2023, l'exposition des oeuvres de Daniel Nadaud à la Bibliothèque Nationale de France donnera à voir une part de cette oeuvre secrète, originale, au rêve habituée, enchanteresse.



Pierre Loti

Mon mal j'enchanter, Lettres d'ici et d'ailleurs (1866-1906)

Édition de Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier

Éditions de La Table Ronde, **9 février 2023**

Postées des quatre coins du monde, les quelque trois cent soixante lettres réunies ici, rares ou inédites, brosent un formidable autoportrait de Pierre Loti. Au fil de ses voyages et de ses amours, on découvre un personnage multiple, extravagant, tour à tour enthousiaste et mélancolique...

[Lire FloriLettres 236, éditions janvier 2023](#)

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES 

